
Entailles au revers lisse du totem

André Ricard
Écrivain
Québec

Les diverses études de ce collectif sur la question complexe et si dramatiquement actuelle de l'identité et de l'altérité incisaient à froid dans le vif des comportements, lucides, dérangeantes. Le rapport à l'autre, dans une tension obligée du moment que les groupes entrent en relation de partage, hasarde ce à quoi nous, les vivants, attachons le plus de prix: une figure-emblème, ou mieux un corps spirituel investi dans tous les actes – en conséquence loin de l'abstraction et pourtant difficile à êtreindre –, une représentation mentale de soi passant par la contenance particulière de l'individu et du groupe, notion et sentiment en somme, sans lesquels la personne perdrait jusqu'à la perception d'agir et le groupe, la saisie de sa propre continuité dans le temps.

Le spectacle de la variété humaine, par le film, les voyages, est devenu familier, nous en voyons le reflet jusqu'au cœur de nos villes. À telle enseigne que si les aléas d'une escale aérienne nous conduisent en quelque lieu où ne s'observent ni ne s'entendent les races qui forment les peuples de la terre, nous nous en trouvons surpris. Aux aéroports de Boston ou de Toronto, les familles à la dérive dans les halls et les passages ou qui s'embrassent en retirant les valises du carrousel, eussent-elles le teint foncé, les cheveux raides ou les yeux bridés parlent la langue de l'Amérique du Nord, quand elles n'y sont pas en simple transit, et cela assure, au-delà des écarts potentiels de mœurs, du reste limités par les lois du pays hôte, une consistance avec une majorité d'autre physionomie. « La langue est un ciment entre les peuples », observait Tocqueville et, en effet, elle apparaît fondatrice d'une unité par-delà les diversités. Les immigrants d'hier se seront bientôt fondus à l'ensemble. Sinon pour

quelque attribut extérieur qui signalerait la provenance plus ou moins récente d'un hémisphère autre que le nôtre, leur descendance appartient indistinctement à la société d'adoption qui tend de toute sa force à l'homogénéité.

En dépit du brassage des ethnies, en effet, de l'abattement des frontières commerçantes, de la mobilité des individus, il n'y a pas d'apparence que les sociétés renoncent au rêve unitaire. Les plus petites, qui parlent une langue sans grande diffusion, invitent puissamment à la symbiose; c'est aussi le cas des plus cosmopolites de formation, comme celle d'Israël. Le multiculturalisme, quand il est libéralement promis, joue commodément son rôle assimilateur par la décevante assurance d'un maintien identitaire à travers les symboles ossifiés de la culture d'origine. En fait, les structures les plus puissantes répondront par la législation au péril réel ou prétendu d'une diversité plus dense, ou mieux pourvue, qui aspirerait à perpétuer autre chose que son folklore.

C'est la langue, nous le savons, que la législation dressera en parade à l'effritement appréhendé de son être collectif. La langue, aux vertus unitives, pierre de touche de l'appartenance, peut aussi se ramifier à des fins similaires de reconnaissance: argot des malfaiteurs, des adolescents, des militaires, jargons de métier, toutes enseignes de solidarité, frontière entre «eux» et «nous». Dans la définition de soi, entre tout ce qui, à nos yeux, n'est pas l'autre; le parler est l'affiche d'un style de vie revendiqué pour différent, c'est la marque endossée d'une exclusion, un signe de ralliement ou un cachet de distinction. Pour imperméable que soit l'argot au non-initié cependant, il n'incarne jamais qu'un surcroît de la langue commune, un abri transitoire pour une diversité bénigne. La minorité ethnique, elle, obéit à la sommation muette et péremptoire de la majorité constitutive du pays d'accueil: elle se dépouillera de son étrangeté native, culturelle s'entend, et renoncera à la perpétuer dans sa descendance.

Il était réalisable, facile peut-être avec l'effet d'entraînement, de satisfaire l'oreille de la majorité; son œil repère à présent ce qui flotte encore dans la marmite de la fusion, résistant à disparaître. Il ne s'agit pas des excentricités que cultivent les marginaux, elles sont au bout du compte discrètes, intransmissibles. Mais il se forme, par le jeu distributeur des pouvoirs, des groupes que leurs caractères «visibles» semblent détourner des fonctions de confiance. Même dans les sociétés à forte intégration, les repères raciaux établissent des clivages dont témoigne la hiérarchie politique. Et la disposition

sectaire, commune aux humains, trouvera prétexte à ressurgir de différences ensuite qui ne s'entendent ni ne se voient. Elles seront matière d'opinion, de croyance... Du moins, en société de droits civils, notre incompatibilité native avec la différence, facilement confondue avec la menace à sa propre intégrité, sera-t-elle « gérée ».

Du liquide amniotique au sec de l'existence terrestre, l'acte primal de respirer, ce cri de frayeur, n'anticipe-t-il pas ce que sera la vie, une succession de passages, pas forcément appelés de tous nos vœux, du familier vers l'inconnu. Qui se souvient de sa première journée d'école comme d'une expérience entièrement sereine et gratifiante? La sorte d'animal que nous sommes aime un territoire bien délimité. Le déménagement, pour le petit de l'homme, perte des repères, des liens de confiance, c'est la ruine de ce que le temps avait forgé; le sujet, encore une fois, pour obéir à la logique de la vie, se verra largué à la porte d'une école nouvelle, au milieu d'inconnus. C'est Charles Bovary, forcé de prendre conscience de sa parfaite altérité en butte à la moquerie, à l'hostilité sournoise, expérience aliénante, à tout le moins déstabilisante. Mais nous sommes forts à l'encaisse et nous continuerons à nous exposer aux intempéries, à aller vers les autres. D'un quartier, d'une ville à l'autre, à la recherche de solidarités nouvelles. Qu'en est-il de celui qui, dans la première jeunesse, a changé de pays, de culture? Il exhibe une singularité qu'autour on juge risible, autant dire mortelle si elle devait persister. Aspire-t-il assez à se fondre au groupe, le nouveau venu, à disparaître dans le nombre, à effacer pour toujours sa détestable différence? Ne devra-t-il pas copier l'entourage, façons, langage, accoutrement? Qu'à cela ne tienne, il est capable de bien plus, car l'épreuve de la négation est absolue. Il en a connu les austérités et il sait l'abandon où plongent le refus, l'ostracisme. Aussi renierait-il père et mère pour ne plus éprouver le sentiment de la chute libre, puis de l'inexistence où conduit le rejet. À vrai dire, les pères sont déjà reniés dans la culture immigrante ou minoritaire. Ils provoqueraient la colère et le mépris des enfants en prétendant transmettre leurs mœurs. Endossées, ne signifieraient-elles pas la persistance de la dérogation, de l'exil?

La fréquentation des œuvres nous a appris que la littérature a bien souvent à voir avec le temps d'avant l'exil. L'enfance est ronde et lisse, elle est présente à tout, mais jamais distraite de son propre centre. Le regard de l'autre ne la perce pas. Elle est trop occupée à être là, à faire son miel de tout, sans rien exclure même de ce qui fait mal. L'enfant est grave comme la figure éternelle de la totalité.

La pratique de l'écriture promet l'accès à ce théâtre intime d'avant la partition, quand la vie était saisie dans sa foison et son évidence. La mémoire, l'imagination sensorielle tente de rapprocher les morceaux épars du moi éclaté qui n'accède plus à l'univers que par le partage des fonctions discernantes, par les sens, par l'intelligence, elle-même prévenue. Le moi d'après la partition est entravé par le bavardage en lui de l'autre, qui est son juge, ce moi didactique, univoque et qu'il faut faire taire pour réintégrer le temps primordial, celui de l'époque ailée d'où nous tenons ce que nous savons de la déchirante merveille d'être au monde.

Posons que la pratique du récit, du poème a à voir avec le temps perdu. Si ce n'est comme lieu ordinaire de référence du moins comme espace ludique. L'art est jeu. Utile, peut-être, jamais utilitaire. Son effusion sourd de la parfaite gratuité. En cela, le poète, le conteur prend modèle sur l'enfant. Sa concentration, profonde, ne saurait se laisser distraire. Ni sa candeur être inquiétée ou autrement surprise. Ce qu'il réactive dans le jeu, le poète, c'est la connaissance première, fulgurante du monde, sa paradoxale unité. L'enfant tend la main vers la rose et saisit, avec la fleur, l'abeille et son feu. L'artiste laisse aux gens de science les notions, aux gens de loi et d'église les règles normatives. Il tâche à rendre compte de cette connaissance qu'enfant il a acquise dans le cercle de famille, des individus, des rôles, de cette sorte de scène où se joue le monde étrange ainsi révélé à lui et auquel son innocence l'a exposé sans munitions. Avec les faux-semblants et les règles, avec les mobiles démasqués, les aveux muets, il a pris mesure, sur le théâtre de sa sensibilité, du grand et du petit, gouverne primordiale des actes, déjà il a éprouvé les hauteurs et les misères de l'amour, reconnu l'essentielle, la nombreuse solitude, ressenti les alternances du dévouement et de l'incurie. Et cet acte, de reconstruire l'ordre des choses, en est un proprement de jouissance, puisqu'il réalise l'accord de toutes les dissonances. Le peuple de l'imaginaire, dantesque, se présente, en deça des lois, pour réclamer de vivre, et l'artiste tremble devant la totalité entrevue. Le chaos, l'anarchie, le pléthorique font appel pour sortir des limbes à la forme, et ils luttent entre eux pour y prendre place. Dans l'être d'intuition, touché de transport dionysiaque, la multitude bouge; du saint au criminel, « l'autre », l'humanité nombreuse vient à sa rencontre. L'être de réalisation à ses côtés, qui est apollinien, accorde droit de préséance, impose le bâillon souvent; il ordonne la cohue, le fouillis en fonction de l'œuvre à parfaire. La vérité sauvage du peuple insoumis se libère, par contingents, disci-

plinés au soleil du monde responsable, et voilà les cartes du jeu disposées autrement, une vérité inattendue tend un miroir à l'autre, juxtaposant des objets jusque-là tenus éloignés l'un de l'autre. L'actuel et l'archaïque entrent en rapport pour le mariage de ce qui peut apparaître comme deux fictions tant les lois de l'un et l'arbitraire de l'autre finissent par se ressembler.

L'aspiration au même, à l'Un ne serait donc pas tournée vers la paix œcuménique, mais se vivrait dans le choc étincelant, organique des contraires. Au rebours de l'œcuménisme, qui vise à la stabilité, qui confesse l'éternel, la réalisation d'art en est une d'accomplissement de l'inachevé, de conjonction du particulier et de la circonstance avec les ordres permanents et imprévisibles dont relève tout ce qui existe. La vérité de l'art ne gît pas dans le repos et l'assurance, c'est une vérité sans atteinte définitive, mêlée à ce qui remue. L'œuvre ne formule jamais le dernier mot : la vie la provoque encore et la sollicite dans sa fascinante, kaléidoscopique irréconciliation. L'esprit est rendu fécond à ce contact, et de même les œuvres, béantes, diverses, naissent se fécondant les unes les autres de rester incomplètes.

« Parmi les contraires, conclut Héraclite en une méditation essentielle, celui qui conduit à la génération est appelé guerre et discorde, celui qui conduit à l'embrasement, accord et paix. Toutes choses sont constituées du feu et retournent se dissoudre en lui. » Est-ce encore du mouvement alterne des antinomies et des rencontres, de la dualité inscrite dans la nature, de la tension entre les pôles adverses et de la balance fragile qui en résulte, équilibre perdu, repris dont nous parle *l'Obscur*? Nous, cœur du paradoxe, tentés par la stabilité et le voyage, par l'étrange et le familier, par l'exclusion et l'hospitalité, avons quelquefois, souvent pris le parti d'éliminer la différence. Alors flambent les bûchers, ceux de l'Inquisition, ceux d'Auschwitz ; alors tombent en cendres et gravats Beyrouth puis Sarajevo, villes autrefois de rencontres soumises au feu des engins de mort ; alors flambent les guerres tribales, les guerres de religion – l'histoire n'allume-t-elle pas l'autodafé de toutes les intolérances? Le retour à l'Un par l'œcuménisme parvient à la paix, oui, dans le nuage de l'empyreume.

Au-delà d'une concorde fondée sur la tolérance et la redistribution de la richesse, si nous rêvons à l'unanimité, c'est comme au retour à la protoexistence utérine, au stade archaïque d'intense et illusoire cohésion du clan. Peut-être, au début, tout a-t-il en effet commencé par les spasmes de l'amibe. L'unicellulaire se secoue et,

par division, devient deux. Projeter le même à l'infini, exister toujours, est-ce le rêve de l'hermaphrodite? Selon le mythe grec, la forme humaine primitive a été de force partagée en deux. Depuis, les deux parts s'usent à la recherche chacune de son complément; elles se joignent quand elles croient se reconnaître, et de deux, font parfois trois. Voilà tout de même l'immortalité perdue. Ceux qui ont engendré s'effaceront, les descendants sont autres pour continuer à donner naissance à la diversité. Le paradis se trouve en deçà, avant l'invention de la mort, quand le même s'enfantait lui-même, éternellement jeune. L'hermaphrodite propose l'image de l'achèvement, de la parfaite unité – mais aussi de la solitude absolue. De l'autisme.

La nostalgie de l'impossible retour hante néanmoins l'entité divisée en elle-même; le mortel a longtemps cherché à mettre de l'ordre dans ses panthéons pour qu'un temps d'après la vie lui accorde de se réunir. Les ciels antiques grouillent de résidents. La discorde y règne, conséquence de la disparité des desseins, et la guerre, produit du désir. À l'Olympe et à ses orages passionnels, succédera le paradis des monothéistes, chœurs et contemplation, selon l'imagerie. L'amour universel réalise en projection une utopie, comme elles toutes ou assoupissantes, ou mortifères. La perfection, n'est-ce pas la différence obliérée, sublimée au-delà même de la résurrection des corps? Dans le déroulement de l'uniforme, le temps cesse d'exister. La circonstance, qui provoque le changement, le hasard, moteur de l'évolution ne risquent plus de se reproduire. L'autre s'évanouit dans l'anéantissement du moi, le désir est dissout dans l'illumination. Au commencement était la guerre, estime le philosophe présocratique. La vie commence avec le réveil de la différence, de l'instinct préhensible, avec la réanimation de l'autre dans le désir. La différence, autant elle est recherchée, autant elle est haïe: le désir qui rapproche, qui construit, prend ombrage de ce qui lui échappe. L'autre, à tant faire, attire et irrite.

À l'intérieur des groupes de mêmes usages, ce qui fonde s'appelle commerce, ce qui unit s'appelle culture, ce qui justifie s'appelle civilisation. Désireux d'étendre son domaine d'entreprise sur les peuples d'autre mentalité, le commerce invoque la civilisation quand la force est requise. Au marché qu'il tient, la culture sert de vitrine. Le bon usage des marchandises débitées affine les mœurs, la culture souhaite élever par paliers les populations passées sous son influence. Leur offrir des arènes et des thermes – la jouissance d'un mode de vie supérieur –, faire le salut de leur âme... Les autres sont des barbares. Pour une part, ils en seront convaincus et

iront de bonne grâce se perdre dans l'autre. L'ère de la décolonisation a jugé après coup qu'il y avait avantage à garder les autres à leur place. S'il faut aujourd'hui les admettre chez soi, tiers-mondistes dans la plupart des cas, c'est parce que nous ne suffisons plus à accroître adéquatement notre nombre. Le confort s'avère pour finir incompatible avec le renouvellement de la clientèle consommatrice. Bientôt il n'y aura plus de sociétés pourvues matériellement qui resteront de même généalogie.

La mutation de l'image collective s'accompagne de regret, de l'appréhension d'une perte identitaire. Le style de vie des sociétés riches, et singulièrement américain, par la promotion universelle qu'en fait la télévision, déplace des gens désireux de s'approcher, sinon d'accéder à l'éden entrevu. Les naturels des États favorisés eux-mêmes ont tendance à importer la culture d'origine avec la technologie. Certaines nations voient décliner, parfois périr des pratiques, des coutumes à quoi elles étaient attachées. Il arrive qu'elles prennent ombrage d'un certain impérialisme du divertissement pour le modèle hégémonique d'existence qu'il transporte. Ce déclin de leur unicité, que déplorent les grandes nations, hante les pays moins peuplés amenés, s'ils ont atteint le stade voulu de développement, à faire une place grandissante à la variété ethnique. Pour la « société distincte », enclavée dans une fédération et limitrophe d'une superpuissance, cette inquiétude s'aiguise jusqu'à l'anxiété. Le reste de la fédération pratique la langue qui est celle aussi de la superpuissance. Cette occurrence suffit à intégrer les apports extérieurs. Mais l'autre langue, celle du peuple minoritaire, n'est pas tout ce qu'il faut. Contraints même de la parler, les nouveaux arrivants souscriront volontiers à la culture des voisins.

La culture est comme la concrétion active d'un dynamisme, d'une vitalité qui, à la faveur d'une pensée rassembleuse, invente des formes. Sa puissance d'attraction, nous le constatons, se mesure non pas à la productivité relative des modèles, à leur compatibilité, mais à l'autorité politique et économique du pays émetteur. Le lieu en effet d'où émanent les représentations importe davantage que les représentations elles-mêmes. L'ascendant que confère le poids, son emprise, la séduction par ailleurs du libéralisme, le potentiel de rêve qu'il active, décuple la portée de la production intellectuelle.

L'expression artistique particulière au Québec, vivante dans l'étendue du spectre, attrayante si l'on en croit le succès de ses manifestations à l'étranger, n'invite pas les nouveaux venus. Adonnés aux deux langues en usage pour se rendre aptes au travail, ils partici-

peront, spirituellement, à la culture qui plane au-dessus de toutes les diversités.

Le génie spécifique, les traits que nous réclamons pour apagnage, où se fixent-ils cependant dans une personnalité qui se montre bien aussi variable qu'elle est constante? Réputées caractéristiques des cultures, nos pratiques y entourant la mort ont cédé très vite devant l'usage des voisins. Il est de fait qu'indifférente à sa propre histoire, notre collectivité n'impose pas au nouveau venu l'absurde de se reconnaître dans des mythologies fondatrices. Ce n'est pourtant pas dans l'architecture des villes que l'immigrant lira un esprit de continuité, ni ailleurs dans les rites quotidiens une singularité qui nous démarque comme entité constitutive de nos voisins. Or, le territoire seul ne justifie pas une appartenance. Si la langue, pour finir, indique à elle seule et résume tout ce qui balise notre différence, ne risque-t-elle pas de prendre l'allure d'une brimade qu'on voudrait imposer au nouvel arrivant quand il s'agit, au fond, d'embrasser la civilisation américaine?

Le consensus linguistique, pourtant, sur un même territoire, est partout tenu pour premier facteur de cohésion sociale. La superpuissance, dont l'idiome est la *lingua franca* moderne, rêve d'en garantir l'exclusivité de fait chez elle, par une loi visant à contrer un hypothétique noyautage hispanophone. Il serait aberrant de compliquer les tensions interraciales, de les aigrir par la légitimation de privilèges linguistiques. Le Canada, là-dessus, sert nommément de repoussoir. La liberté d'expression ne peut prévaloir, fût-ce dans une tradition de droit individuel, sur la sauvegarde du patrimoine commun.

Chaque langue est un levier différent qui a prise sur le réel, un instrument de connaissance que les siècles ont poli et raffiné, un passeport pour l'affectif. Il est incontestable que, faisant écho à la mémoire, la langue exerce non seulement une fonction unificatrice, mais qu'elle apparaît comme le recours spontané de l'idiosyncrasie individuelle et collective. À présent que les peuples délaissent d'habiter, de se vêtir, bientôt de se nourrir de propre manière, la psyché commune s'intériorise, si on peut dire, se reportant sur une perception similaire du réel liée à l'expérience vitale – ce préalable incommensurable qui fait qu'on entre directement en relation avec l'interlocuteur de même pays, indépendamment des clivages sociaux ou culturels. Ce lien, disons la mentalité, est si puissant qu'il subsiste même après que la langue ait cessé de le traduire. Mais à tant faire que de survivre, fût-elle bègue, la langue en sera le véhicule

privilegié, site identitaire conscient presque exclusif, entendu que le travail, le divertissement même ont subi le laminage de l'ère de la « rationalisation ».

La langue, apprise par un immigrant coupé de son univers de référence, devrait admettre un partage des objets, des spéculations dans le nouveau pays, elle devrait servir de soutien à une idéale fraternité parmi les concitoyens d'élection. À partir de quelle maîtrise, à quelle condition, dans l'ilôt que forme la francophonie québécoise, la langue acquise cesse-t-elle de n'être que fonctionnelle pour devenir pont entre les diversités, pour fournir audience et concours aux arts de la parole, pour inciter à lire et à écrire dans sa littérature? La société qui vit dans la proximité d'un géant se structure inévitablement autour d'une forte conscience identitaire. Elle ne peut faire l'économie, sauf à s'éteindre, d'en transmettre les sources et les fondements, en somme les justificatifs historiques et culturels. Mais la conscience identitaire, individuelle ou collective, se perçoit elle-même en situation, toujours à réagir à la circonstance et toujours « se réinterprétant » elle-même. Nous évoluons vers des entités sociales de plus en plus complexes et cependant fascinées par l'hégémonique.

Aux sociétés de moindre taille se posent des questions pour lesquelles nous n'entrevoions de réponses que provisoires et hésitantes. Non pas que le flot migratoire vers les pays avancés techniquement représente un phénomène nouveau; simplement, l'incorporation, à cause du cheminement des mentalités, par le fait aussi des rapports de toutes natures que prolonge l'immigrant avec le pays d'origine, est rendue plus complexe. Une fois la liberté de culte et certains droits fondamentaux protégés par les déclarations de principes, comment parvenir à l'équilibre des droits collectifs avec les prérogatives individuelles? Et si l'immigration n'est pas voulue uniquement pour faire nombre ou pour quelque motif humanitaire, quelle part de l'altérité, hors la cuisine exotique, sommes-nous désireux de côtoyer, voire d'intégrer à notre être?

Le voisinage, l'interpénétration des cultures a assuré le progrès technique de l'humanité. Le métissage est donné pour un bienfait à l'intérieur même des groupes. Mais quelle mesure d'inclusion, d'altérité et de métissage peut se permettre une société qui vit auprès d'un grand pouvoir assimilateur? Il n'est pas improductif de reporter cette interrogation sur les peuples amérindiens...

Un peu comme pour la technique, l'art est un lieu de rencontre et de croisements. Les échanges, d'une nation à l'autre, y sont

pratique courante et, contrairement au rouleau compresseur de l'industrie culturelle, respectueux de l'altérité. Les contacts, les emprunts nourrissent un renouvellement indispensable à la vitalité artistique. À moins de les retenir comme pittoresques et de les conserver pour l'exotisme, à l'instar de la cuisine justement, les traits culturels de l'immigrant sont pourtant destinés à fusionner avec ceux de la nation hôte. Ils enrichissent celle-ci d'une ouverture sur le monde, d'une curiosité et d'une acceptation de l'autre dans la mesure où sera maintenu l'équilibre d'une écologie humaine tout de même délicate; c'est donc principalement dans la substance volatile de la mentalité qu'ils inscriront leur passage, trace plus ou moins profonde selon leur nombre et leur influence. La valorisation d'une mosaïque culturelle pour balancer tant soit peu la tendance à l'uniforme, ne peut aller jusqu'à justifier la survie artificielle de pratiques artistiques coupées de leurs sources et conséquemment entrées dans le dépérissement.

Du reste, depuis la dernière guerre, l'art a fait éclater les frontières. Le Québec, jusque-là attaché, avec des techniques renouvelées, à illustrer le pays et les gens, a quitté le radeau identitaire avec *Refus global* et navigue aujourd'hui dans le courant occidental d'expression. Seule la littérature conserve une adéquation évidente avec l'entourage. Mais au-delà d'une sensibilité au milieu, lui-même suffisamment adonné au « rattrapage » pour ressembler à plusieurs autres sociétés d'égal niveau économique, la littérature parle à présent à l'intérieur de la culture elle-même sans plus se soucier de l'illustrer, puisque désormais elle est acquise et que la tonalité propre des lettres québécoises pourrait s'entendre dans le chœur des littératures.

L'emplacement à la périphérie comporte, il est vrai, des inconvénients. Les lignes de force, en art, rayonnent depuis des centres, des foyers qu'alimente le dynamisme économique. Berlin oui, Saint-Pétersbourg une autre fois, Port-au-Prince... La centralité détient la norme et l'initiative. Ainsi de Paris quant à la littérature, quant à la pensée d'expression française. Il vaut mieux être de Martinique, pour le poète et le romancier, que d'Haïti, qui ne possède aucun lien politique avec le centre. La littérature du Québec, par rapport à celle des États-Unis, accuse un siècle de retard, celui de l'émancipation coloniale qui a permis aux Américains d'importer la norme et de cultiver leur propre jardin, c'est-à-dire de « reconstruire leur subjectivité ». La périphérie n'offrira jamais au centre que de l'exotisme, des « cartes postales », son lectorat plus adonné à ce qui fait courir le centre qu'à sa nécessaire expression.

Il n'est pas sûr que l'expert distingue le tableau enlevé aux cimaises de Los Angeles de celui qu'achève le peintre à Tokyo. Mais voici peu encore, le compositeur d'Helsinki laissait la Finlande chanter dans son œuvre, et Bartok, la Hongrie. Cela pouvait aller jusqu'aux emprunts au folklore, mais se voulait étranger au pittoresque. De même l'Allemagne de 1918 est présente chez Otto Dix, et autrement que par la couleur locale. Si l'artiste est lancé à la quête d'une voix singulière qu'il creuse et développe au plus près de lui-même et d'une authenticité, les nations n'agissent pas autrement. À leurs débuts, à quelque tournant de leur histoire, elles cherchent à prendre conscience d'elles-mêmes et les diverses disciplines artistiques inventent les richesses collectives ; elles se tournent vers la nature et elles explorent la tradition populaire pour lui façonner une expression esthétique accordée à l'époque et pour constituer les fondements à partir desquels établir un rapport au monde, au réel, qui viendra relativiser leur propre identité culturelle. Hawthorne, Melville, Edgar Allan Poe, Henry James ont planté un décor américain à la plupart de leurs œuvres ; même à l'étranger, ils opposent le tempérament américain au code européen de réactions et de valeurs. Aimé Césaire a revendiqué son appartenance à la Caraïbe, à la négritude, comme Pablo Neruda a voué son génie à saluer le « continent brun ». Yeats en Irlande, Ibsen en Norvège ont fait ce qu'ont entrepris Antonine Maillet pour l'Acadie et Gabrielle Roy pour la Prairie. Cet effort s'est accompli plus près de nous en musique, en arts plastiques, en littérature, en cinéma. N'en retenons pour témoin que Claude Champagne, Suzor-Côté, Germaine Guèvremont ainsi que le poète et cinéaste Pierre Perreault. Si les prédécesseurs n'avaient pas parcouru ce chemin, il resterait à découvrir : la route qui mène à l'universel passe encore et toujours par la singularité, c'est-à-dire par la connaissance de soi. L'universel, faut-il le préciser, demeure un humanisme et n'est sans doute pas à confondre avec la « mondialisation ». Le radeau des identités, délaissé en méfiance dans les fumées de la guerre, pourrait bien acquérir un titre nouveau de refuge et de contestation devant les gains du marché unique des « produits » culturels.

Écrire consistera toujours à s'enfoncer dans l'obscur à la recherche du tiers en soi. Nous y sommes nombreux comme les descendants d'Abraham à vivre une promiscuité gênante. La pratique littéraire est une sorte d'orpillage, la fouille des boues sédimentaires, l'exploration de galeries insalubres d'où amener à l'éclairage incertain d'un chantier de mots et d'images mal débar-

rassés de leur gangue, un matériau périssable pour un rêve intemporel – c'est à la fois un abîme de tristesse et une espérance. Il a toujours été urgent de penser le monde dans des formes responsables et difficile d'arrêter le regard sur lui, car il refuse de poser pour une académie, un écorché.

Écrire appelle aussi une migration des énergies, des facultés pour un voyage où surprises comme déconvenues, curieusement, se donnent la main afin de relancer le chercheur dans sa téméraire, sa trébuchante avancée. Les étapes marquent la conjonction de ce qui est dehors avec ce qui est ressenti, les observations servent de guide à l'invention, elles induisent à la substitution, à l'analogie, étayent ce qui semble si hautement improbable. L'effraction dans la réalité a pour but de la subvertir et, dans tous les cas, de tenter, par-delà l'écran qu'elle dresse, de percevoir le réel.

L'écrit, au modèle de ce qui est instable comme la liberté, met sans cesse à la fonte les tumultes de l'esprit et les émois des sens pour en raffiner la substance. Fusion donc des affects, des intuitions, des idées, des mythes, la littérature paraît en son temps servir de creuset à la sensibilité collective. Est-il illusoire de penser que *l'Émile* a ramené de chez la nourrice l'enfant dans l'affection de ses parents, que le « promeneur solitaire » a ouvert les yeux du siècle sur la beauté des sites incultes, invitation aux élans du rêve? La manière de sentir est ce qui varie avec les époques, les cultures; elle varie sans doute, change-t-elle jamais? Mme de Sévigné louait une fenêtre sur la place pour ne pas manquer la mise au bûcher (morte, il est vrai) de la Brinvilliers; des penseurs, parmi nous, qui vraisemblablement répugneraient à assister à une décapitation, se posent froidement la question: qui, aujourd'hui, a le droit de survivre?

Dans l'énoncé, l'examen et la controverse, dans l'affabulation, la légende, dans les métamorphoses, nous voudrions que la faculté imaginative et d'entendement, du bouillon distillateur ressorte graduellement spiritualisée, capable de façonner une demeure humaine plus habitable. Nous voudrions croire, à l'encontre de tout démenti, que la littérature, d'idées ou de fiction, contient la promesse d'un gain fragile sur le réflexe appropriateur. Dans la pluralité des approches, la littérature médite les événements, lointains et actuels, elle plonge dans le glauque des comportements, elle démonte les rouages des pouvoirs, elle suppute les deux infinis et la place de l'homme parmi les choses; sans cesse, elle reprend, dans l'éphémère, de définir ce que nous sommes, si nombreux, pour tant nous ressembler et d'interroger en nous, hors de nous ce qui fait de

ce siècle tragique un âge où le frère aura raison du frère par l'extermination, un âge où le sang a obscurci à jamais les lumières et fait désespérer du progrès. Et comment poursuivre sans la conviction, même chancelante, que la science, que l'art inscrivent, sur un horizon si incertain soit-il, l'irrépressible hantise de produire davantage de vie et moins de mort.

Entre l'ogre et l'ermite, entre celui qui n'adhère à ce monde que pour s'en abstraire ou en mériter un autre et celui dont l'appétit ubuesque fait main basse sur tout, il arrive que l'exigence, d'amour, d'orgueil, engage la personne en vue d'une autre réalisation. Pour Shéhérazade, il s'agit de sauver la vie des épouses du harem, et d'abord la sienne propre, volontairement compromise. Puis voilà qu'au bout des mille et une nuits, c'est-à-dire d'un temps incomparable, Chariar, délivré de son tourment, renoncera à se venger sur ses femmes de l'infidélité de l'amante. Le conte offre toujours un itinéraire. Du connu vers un domaine chiffré de la nature. Nous en suivons le parcours à la recherche du moi dans ma diversité méconnue. Nous en ressortons plus tolérant, plus vivant au fond car la part de l'ombre aussi y est conciliée. La littérature l'ignorerait-elle, elle ne projetterait que cette brume chimérique où l'aspiration déphasée d'un Don Quichotte, pétrie de valeurs idylliques, s'enfoncerait, grêle silhouette, pour combattre les moulins à vent.